

L'étable doit être suffisamment bien construite pour que la température étant au dehors de 30 en dessous de 0 la gelée se fasse à peine sentir. Il ne faut pas qu'il soit assez chaud pour s'emplier de vapeurs lorsqu'on ouvre les portes.

Pour maintenir l'air pur, placer dans l'épaisseur des murs des ventilateurs qui prennent l'air, à différentes hauteurs dans l'étable, à partir de un pied ou deux au-dessus du plancher.

Choisir pour les vaches un système d'attache qui les tienne propres. Le système des montants est le plus répandu.

La plate forme des vaches doit avoir 4 à 5 pieds de large et être légèrement en pente vers l'égoût. L'égoût doit avoir 16 pouces de large et 6 pouces de profondeur. La crèche doit avoir 24 pouces de large, et le plancher pour distribuer la nourriture doit être de 6 pouces plus haut. Le plafond doit être à 6½ ou 7 pieds au-dessus du plancher.

Construire dans la grange où est située l'étable, à la portée de cette dernière, un bon silo; sous la grange il faut creuser une bonne cave à racines, à l'abri de la gelée, et à côté de l'étable, avec un abri, une fosse à fumier bien étanche qui puisse en recevoir et conserver les parties liquides aussi bien que les parties solides.

RÈGLES RELATIVES AU TRAVAIL A L'ÉTABLE

L'étable et les crèches doivent être tenues avec la plus grande propreté. Il faut employer beaucoup de litière: si elle est hachée, cela n'en vaut que mieux.

La rigole doit être parfaitement étanche. Il faut employer, pour absorber le surplus des liquides que la paille n'a pu absorber, des courages de routes ou de fossés, de la cendre ou du charbon de terre tamisé, du bran de soie.

Il faut à toute force donner aux vaches des heures régulières pour la traite et les repas, et s'arranger de manière à les déranger le moins souvent possible; ne jamais les maltraiter et leur donner chaque jour ce qu'elles peuvent désirer de sel. Un exercice modéré l'hiver, ne peut leur faire que du bien, et est à recommander pour les jeunes vaches et celles qui sont sèches. Cela coûte un peu plus de nourriture d'entretien, mais, au reste, on y gagne. Il faut faire travailler le taureau.

LE BÉTAIL CANADIEN

Mouvement du bétail en général depuis l'établissement de la colonie jusqu'à nos jours

Introduction du bétail canadien au pays — Sa prétendue disparition.

Le Canada a été colonisé par les Français qui y envoyèrent du bétail, dès avant 1665 (Ernest Gagnon causeur). Ces importations se renouvelèrent fréquemment jusqu'à la cession de la colonie aux Anglais.

Les ressemblances de notre petite vache canadienne avec la vache bretonne, nous autorise à croire que c'est de la Bretagne que nous vinrent nos bestiaux. En tout cas il est impossible qu'il nous soit venu, durant cette période, d'autre bétail que celui qui nous était envoyé par les Français. Pendant près d'un siècle et demi non seulement nos bestiaux conservent toute leur pureté de sang mais,

de plus, la consanguinité fut évidemment beaucoup pratiquée, et les caractères de la race devinrent de plus en plus fixes.

Arrive la cession; durant assez longtemps le pays s'occupe plutôt de politique que d'agriculture; les personnalités dirigeantes de la nation sont retournées en France; le peuple (le soldat-laboureur) seul resta avec le clergé, lequel est plus versé dans la direction des âmes, que dans celle de l'agriculture et de l'élevage des animaux. Il est donc raisonnable de penser, (considérant aussi les moyens limités, de tous les côtés), que ce n'est pas, chez nos compatriotes qui ont été importés les quelques têtes de bétail étranger, durant les 50 premières années du régime nouveau. M. Roddon, le président de la Société des éleveurs d'Ayrshires, nous informe, en effet, que ce sont les gouverneurs, les marchands, les armateurs, les cultivateurs (anglais probablement) qui les achètent des capitaines de navires qui, de temps en temps, en amènent (*for the use of passengers on the voyage*) pour l'utilité des passagers durant la traversée.

Ces importations de bétail étranger ont été peu nombreuses et peu considérables jusqu'en 1800. Depuis 1800 jusqu'à 1850, elles se répètent plus fréquemment, mais au seul profit des Anglais et de quelques riches Canadiens français.

D'ailleurs, l'agriculture est affreusement négligée, la routine est reine et maladroite, l'apathie est pire qu'elle n'a jamais été, le cultivateur canadien français voit avec plaisir ces quelques représentants des races bovines étrangères, il les admire, mais il n'en achète pas.

Pendant ce temps là, notre bétail canadien reste pur de tout alliage, au grand désespoir des soi-disant hommes de progrès, qui ont fait l'acquisition d'animaux étrangers.

De 1850 à 1854, la Chambre d'Agriculture, qui est composée d'Anglais et de Canadiens riches et bien intentionnés, mais peu renseignés sur le sujet, fait des efforts considérables pour répandre les Ayrshires et les Durhams. Il faut dire que tous les membres de cette chambre sont des éleveurs de l'une ou l'autre de ces races de bestiaux, et qu'en travaillant à leur dissémination ils travaillaient pour leurs propres intérêts. Mais j'admets volontiers que tous étaient sincères, et croyaient qu'en agissant ainsi ils travaillaient dans l'intérêt du pays. Heureusement que les choses n'étaient pas prêtes pour faire accepter ces idées de progrès. Il aurait fallu commencer par améliorer la culture, augmenter les rendements, cultiver les fourrages verts et les racines fourragères, et ensuite on aurait pu présenter le bétail étranger avec des chances de le voir adopter d'une manière générale.

Pendant ce temps là le cultivateur canadien reste apathique, routinier, néglige ses animaux, cultive exclusivement des graminées, et garde, grâce à ce concours de circonstances, son bétail dans toute sa pureté de sang.

Les races étrangères ont pris racine dans les environs des villes, dans les Cantons de l'Est, chez les Anglais, chez beaucoup de communautés, dans les écoles d'agriculture, chez un certain nombre de Canadiens de progrès, mais la masse des cultivateurs a gardé son bétail canadien.

Pourtant le Conseil d'Agriculture, qui, après 1867, avait remplacé la Chambre du même nom, faisait des efforts inouïs pour lui substituer les Ayrshires et les Durhams. Il alla jusqu'à décorer qu'il n'y avait plus de bétail canadien et qu'on ne don-

nerait de prix aux expositions qu'aux bestiaux de pure race (lirez Ayrshires et Durhams). Il onsoignait cette doctrine avec une telle persistance que, chose curieuse, elle finit par être acceptée comme une vérité incontestable. A tel point que le bétail canadien était considéré comme détruit et que, en 1882 ou 83, ce même Conseil nommait une commission chargée d'aller visiter l'Île aux Coudres, pour voir s'il n'y restait pas encore quelques animaux de cette race.

Disparu en 1882, cette race d'animaux qui, durant 150 ans (régime français) est forcément restée isolée de tout contact avec d'autre sang; qui, durant ce long espace, a été soumise à la consanguinité; qui a été dans des conditions absolument analogues à celles dans lesquelles la race jersey a dû se renommer universelle de race la plus pure du monde; disparue cette race, alors que la guerre, la politique, le manque d'instruction agricole, la routine, la défiance des nationaux, tout enfin, durant les 90 ou 100 premières années du régime anglais, contribuait à la conserver pure, au moins chez les 99/100 de la population; disparue, cette race qui restait, durant encore 50 ans, la seule à la portée du cultivateur. Oui, elle était disparue; il n'en restait plus nulle part, pas même à l'Île aux-Coudres. La nouvelle de sa disparition entière, absolue, fut annoncée officiellement à tout le pays par le Conseil d'Agriculture. Quand on songe à cela, maintenant, on crève de rire, et celui qui dirait ces choses dans 20 ans d'ici, passerait pour un fou ou un fanatique.

J'ai sous les yeux un discours de M. Roddon, que j'ai cité plus haut, prononcé en 1883. Parlant du bétail canadien, ce monsieur s'exprime ainsi: "De 1630 à 1650, les messieurs du clergé, et d'autres personnes importèrent du bétail laitier, que l'on appelle le bétail canadien, dont il reste peu (s'il en reste) de sujets de pur sang."

Ceci se passait il y a 12 ans.

J. A. COURURE, M. D.

(A Continuer)

CONSERVATION DES FRUITS

PAR LES VAPEURS DE L'ALCOOL

Dans un extrait des travaux de la société centrale d'agriculture du département de la Seine Inférieure, nous lisons ce qui suit:

"La Société nationale d'agriculture s'est occupée récemment de la question si importante de la conservation des fruits. Sur les conseils de monsieur Tissierand, directeur de l'Agriculture, MM. Nadot et Petit, directeurs de l'École et du Laboratoire de l'École d'Agriculture de Versailles, ont entrepris une série de recherches à ce sujet.

M. Petit a remarqué qu'en maintenant les fruits, le raisin par exemple, dans un endroit clos où se répandaient des vapeurs d'alcool les fruits se conservaient.

Le 31 octobre 1894, c'est-à-dire, à une époque très tardive, des raisins de chasselas étaient cueillis et placés dans une cave fermée aussi bien que possible par une simple porte de bois. Dans la cave on mettait un bocal renfermant 100 centimètres cubes d'alcool, (soit 4 onces d'alcool) les raisins étaient déposés sur des trisures de bois, dans deux autres caves identiques, l'une fermée, l'autre ouverte, mais où il n'y avait pas d'alcool, on disposait de même des

raisins. La température de ces caves était de 46 à 50 degrés Far.

Le 20 novembre, dans la cave ouverte et dans la cave fermée où il n'y avait pas ou de vapeurs alcooliques, les raisins étaient gâtés, pourris, tandis que dans la cave où l'on avait placé de l'alcool les raisins étaient de toute beauté, totalement dépourvus de moisissures.

Le 7 décembre, ces raisins avaient encore une très belle apparence; dégustés par des connaissances, ils ont été trouvés exquis, ayant toute leur saveur.

Ce procédé, dit M. Tissierand, est, on le voit, des plus simples, il peut s'appliquer partout et ne demande pas de constructions spéciales et coûteuses. Il suffit d'un local à température uniforme et assez basse.

Une précaution qu'il ne faudrait pas oublier, c'est de ne pas pénétrer dans un local rempli de vapeur d'alcool avec une lampe allumée, avant d'aérer le local, sinon, une explosion serait à craindre.

LE DANEMARK ET LA PRODUCTION DU LAIT

Les journaux français publient un discours que monsieur Tissierand, directeur de l'Agriculture, a prononcé dernièrement sur ce sujet, dans lequel il constate:

1°—Que le Danemark possède près de 1,700,000 têtes de bétail; qu'il a 1,000,000 de vaches laitières et qu'il exporte pour \$25,000,000, de beurre. Puis il ajoute:

"Le Danemark nourrit actuellement avec ses produits de laiterie 411,000 porcs. La Normandie 332,000 seulement.

"Comment le Danemark est-il arrivé à ce développement? C'est en apportant tous ses soins au perfectionnement de son bétail, au double point de vue de la conformation, et des aptitudes laitières. Il a créé un Herdbook dans lequel les animaux ne sont inscrits que s'ils sont reconnus purs de race et après avoir fait leurs preuves.

"Tout animal qui n'est pas parfait de forme et ne présente pas d'excellentes qualités laitières est rigoureusement exclu de la reproduction; aussi de génération en génération les défauts s'atténuent, les qualités laitières augmentent et se fixent, les bêtes inférieures deviennent de plus en plus rares et celles de bonne qualité se multiplient.

Les éleveurs danois, d'un autre côté, sont pénétrés de cette idée que la condition essentielle de l'amélioration, sans laquelle les meilleures méthodes de sélection ne produisent que des effets lents et insuffisants, consiste dans une alimentation variée, substantielle et régulière—pour cela ils ont non seulement modifié leurs cultures fourragères, mais ils les font copieusement; leurs fourrages sont devenus de la sorte plus abondants et surtout plus nutritifs.

"Ayant constaté que les prés et herbages fumés au superphosphate de chaux fournissent une nourriture non seulement plus abondante mais donnée aux vaches un lait beaucoup plus riche en beurre, ils importent aujourd'hui des masses considérables (plus de 80 millions de kilos) de ce puissant engrais et on applique sur tous leurs herbages. Ce n'est pas tout, les cultivateurs danois font de grosses acquisitions de sons, de tourteaux qui accroissent d'autant leurs ressources alimentaires. Ils arrivent ainsi à alimenter copieusement leurs bestiaux qui, en